

Rue des boiteux

J'habite rue des boiteux, au bas de la rue,
Une demeure aux volets sombres et vieux,
Avec un jardin d'arbres, et de fleurs ténues,
Ou s'entremêlent les ronces, au vent capricieux.

Sur la longue allée qui mène à la maison,
Des graviers d'un vieil ocre, où l'herbe pousse,
Que regarde une statue, avec dérision,
Dont les bras cassés sont couverts de mousse.

Sur le perron les huit marches sont fissurées,
Elles sont de marbre dont le blanc a jauni,
Une grande porte en bois s'ouvre sur l'entrée,
Sur un vase renversé, de fleurs sans vie.

À l'étage supérieur la lumière est pâle,
Dans la chambre rose dont le lit est défait
Flotte ici et là comme un parfum de santal,
Semblant sortir lentement de ton portrait.

Sur le toi et moi dont le velours est râpé
J'ai laissé ta robe, depuis bientôt un an,
Ma main l'effleure souvent aux soirs muets
Comme la mort effleure un dernier printemps.

Je meurs, mon absente, depuis longtemps déjà.
Quel est ce vaisseau si mystérieux,
Gonflant les voiles hideuses de ton trépas ?
Quelle est cette mer dont la vague sans feu

S'échoua sur ta tombe où je vais souvent,
Où j'ai mis dans un joli vase bleu
Des roses jaunes et des roses safran,
Puis ces quelques mots : aujourd'hui il pleut ?

Sous une lune absente

Nous ferons l'amour sous une lune absente,
Nos regards étranges que caresse l'extase,
Je te verrai bien plus que nue, mon amante,
En ce murmure dont tu connais la phrase.

Tu déchireras le voile de nos ennuis
Pour y dissoudre nos tristes pénombres,
À nos jeux posthumes, en d'inaudibles cris,
Et je te verrai sortir de ton ombre.

Tes seins seront ce lieu où l'on s'abandonne,
Nos lèvres, le seuil d'une première mort,
Nous n'aurons plus nos solitudes d'automne,
Et je viendrai en toi mourir encore,

Et tu viendras en moi boire mon ivresse,
Ni paradis ni enfer, juste nos rimes
Que nos doigts invisiblement bercent,
Sur nos corps figés qu'un au-delà arrime.

Qu'il fera clair au-delà de nos volets clos,
Quand meurent les fleurs de novembre sur les tombes,
Et que descendra un ciel si lourd sur nos maux,
Qu'il fera clair au-delà de nos volets clos.

Dites-moi que vous viendrez

Vous passerez, oui, dites-moi que vous viendrez
Quand l'air du soir vendange les vieux souvenirs
Que l'étincelle au bord de vos yeux tant aimés
Ne cessera jamais, non jamais, de fleurir.

Vous passerez, oui, vous passerez sans pleur,
Comme ce premier jour en son vaste sourire
Où, dans le lointain, chantaient de sombres rumeurs,
Des vents informes dont les cœurs se déchirent.

Vous étiez mon idéale inconnue,
Ô métamorphose hideuse et glacée
Des morts en la terre, en leur souffle retenu,
Où l'ombre se dissout sur leurs chants dévoisés.

Vous serez, quand jaillira enfin l'éclaircie
Au décolleté d'une aurore permise,
Ni désastre ni trouble où prêche l'ennui,
Juste un rêve bleu aux lèvres soumises.

J'entends mourir les vagues sur les rochers,
L'ivresse de celles tant de foi revenues,
La mer, la douloureuse, la mer ma bien-aimée
Sait notre amour, en nos âmes contenu.